

# Buchbesprechungen = Comptes rendus

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen  
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société  
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **33 (1979)**

Heft 1

PDF erstellt am: **04.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## BUCHBESPRECHUNGEN – COMPTES RENDUS

Kiyoaki Okuda, *Eine Digambara-Dogmatik*. Das fünfte Kapitel von Vaṭṭakeras *Mūlācāra* herausgegeben, übersetzt und kommentiert. Wiesbaden, in Komm. b. F. Steiner, 1975, 164 p. (Alt- und Neu-Indische Studien, hrsg. v. Seminar f. Kultur u. Geschichte Indiens a. d. Univ. Hamburg, 15).

M. Kiyoaki Okuda, religieux et professeur au Shitennōji d'Ōsaka, s'est spécialisé dans les études jaina. Au terme d'un séjour en Allemagne, il présente à l'Université de Hambourg un travail consistant en l'édition, la traduction et l'étude du chapitre V du *Mūlācāra* de Vaṭṭakera.

Le *Mūlācāra* est (p. 3) "un des ouvrages les plus anciens et les plus importants de ce qu'on appelle le 'canon secondaire' [cf. L'Inde Classique, § 2405] des Digambaras". Sous la rubrique générale de *ācāra*, "conduite juste" ou "pratique juste", il livre au religieux jain un manuel complet de doctrine et d'éthique (p. 3).

Nous savons peu de chose de l'auteur, Vaṭṭakera. Son nom indique une origine méridionale (p. 12). On l'a placé, sans raison suffisante, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère (*ib.*). Il est en tout cas ancien. — Certains documents attribuent le *Mūlācāra* à Kundakunda (*alias* Koṇḍakunda), illustre docteur Digambara qui n'est guère plus datable que Vaṭṭakera: en tout cas avant 600 d'après Glasenapp, au début de l'ère chrétienne d'après Upadhye (p. 13). M. Okuda montre qu'il y a en fait deux recensions du texte: celle de Vaṭṭakera, et une autre un peu amplifiée, attribuée à Kundakunda; mais cette attribution ne peut être retenue (p. 9). — Le principal commentaire est celui de Vasunandin, en sanscrit, qui date peut-être du XII<sup>e</sup> siècle, et qui a été traduit en hindi par Phaḍkule, en 1944 (p. 14, 35).

Comme travaux occidentaux sur le *Mūlācāra*, on ne peut guère citer que la thèse de W. Denecke, restée inédite (p. 4), et un travail d'Ernst Leumann, édité par Walther Schubring en 1934 (p. 4).

La langue du *Mūlācāra* (p. 30–32) est ce qu'on appelle le prācrit digambara, ou la *śaurasenī* jaina; mais, dans le cas particulier, ces désignations s'appliquent mal l'une et l'autre. L'orthographe du texte est si flottante que seule une étude minutieuse permettrait peut-être de préciser son appartenance linguistique; il est en tout cas très proche des *Nijjutti* [scr. *nirvyukti*] de la littérature Śvetāmbara.

Le *Mūlācāra* n'est pas un ouvrage organisé et unitaire, mais une collection de textes ou fragments didactiques en vers, qui y sont présentés comme des "chapitres" (*adhikāra*), mais dont le caractère plus ou moins indépendant est attesté notamment par de multiples répétitions et chevauchements (p. 5). L'œuvre entière compte douze chapitres; le plus long est le cinquième, que M. Okuda a choisi d'éditer et de traduire. L'introduction à l'édition donne la concordance des deux recensions (p. 21), ainsi que les très nombreux parallèles qu'on peut trouver dans les littératures Śvetāmbara et Digambara (p. 22–30).

L'édition critique, très soignée, est établie sur trois manuscrits et sur trois éditions imprimées indiennes. Edition et traduction portent sur les deux recensions: on trouve dans le travail de M. Okuda non seulement le texte de la recension de Vaṭṭakera, mais aussi les variantes et les amplifications de celle dite de Kundakunda; ces dernières sont également traduites.

Ce chapitre V du *Mūlācāra* se divise à son tour en cinq sections: Darśanācāra, Jñānācāra, Caraṇācāra ou Caritrācāra, Tapa-ācāra, Vīryācāra, c'est-à-dire, librement: "juste pratique de la doctrine, de la connaissance, de la conduite, de l'ascèse, de l'énergie". Il est, quant à lui, fort bien composé, et constitue par lui-même un véritable compendium de doctrine et d'éthique Digambara. A noter la dignité éminente de l'étude (pcr. *sajjhāya*, scr. *svādhyāya*), considérée comme la forme supérieure de l'ascèse (strophe 212, p. 84, 153).

La traduction de M. Okuda est exacte, limpide, judicieusement commentée. Le travail dans son ensemble se caractérise par une grande clarté, une simplicité solide et de bon aloi: la présentation du chapitre V du *Mūlācāra* par M. Okuda pourra désormais fort bien servir de base textuelle à l'étude du jainisme digambara, à prendre immédiatement après lecture d'introductions générales telles que celles de Glasenapp ou de Schubring, ou le chapitre de *L'Inde Classique* sur le jainisme.

Jacques May

Tapan Kumar Das Gupta, *Der Vajra, eine vedische Waffe*. Wiesbaden, in Komm. b. F. Steiner, 1975, 119 p., fig. (Alt- und Neu-Indische Studien, hrsg. v. Seminar f. Kultur u. Geschichte Indiens a. d. Univ. Hamburg, 16).

Le terme *vajra* a quatre sens principaux. 1<sup>o</sup> Il désigne l'arme d'Indra; dans ce sens, il est souvent traduit par "foudre", au masculin; on verra plus bas ce qu'il faut penser de cette traduction. 2<sup>o</sup> Il signifie "diamant". Cette signification fera fortune principalement dans le bouddhisme tantrique. Mais elle ne s'y limite pas: d'après le dictionnaire de Monier-Williams, elle se trouve déjà dans le *Ṣaḍviṃśa-Brāhmaṇa*, et aussi dans le *Mānava-Dharmaśāstra* et le *Mahābhārata*. Elle ne se rapporte pas directement à la matière dont était fait le *vajra*, arme d'Indra, mais est peut-être inspirée de la dureté et de la force de pénétration de cette arme. 3<sup>o</sup> La dureté et la force de pénétration du "foudre" ou du diamant inspirent à leur tour la valeur symbolique de *vajra* dans le bouddhisme tantrique. Le *vajra*, "diamant", devient le symbole de la vacuité ou de la vérité absolue, qui coupent les passions, percent les obstacles, pénètrent jusqu'à la vraie nature des choses, et qu'il désigne aussi par métaphore; il devient une sorte d'"exposant de la vérité absolue", d'où sa préfixation à quantité de termes, principalement des noms de "détés" (Vajrasattva, l'"Etre adamantin", Vajravārāhī, la "Laie adamantine", etc., etc.), mais aussi des noms communs (*vajrayāna*, le Véhicule de diamant, *vajroṣṇīṣa*, le "sinciput de diamant", etc.): en préfixant à un mot l'exposant *vajra*<sup>o</sup>, on marque son rapport à la vérité absolue. 4<sup>o</sup> Enfin, dans le bouddhisme tantrique, *vajra* désigne concrètement l'objet de culte bien connu, qui est aussi l'attribut de certaines déités. On le laisse alors en général non traduit; ou on le rend quelquefois par "foudre"; mais certains exégètes préfèrent "diamant" même dans cette acception. Cet objet est lui aussi un symbole de la vacuité (p. 3) ou de la vérité absolue.

Les usages tantriques du terme *vajra* ont des antécédents dans le bouddhisme ancien: tels le personnage de Vajrapāṇi, "Foudre-en-main", ou le *vajropama-samādhi*, "concentration comparable au diamant", par laquelle le *yogin* coupe les passions et accède à l'état d'Arhant.

M. Das Gupta s'attache à déterminer ce qu'était le *vajra*, arme d'Indra. Le problème a été faussé par l'association avec le foudre (*κέραινος*) de Zeus, qui, pour l'auteur, reste à prouver (p. 3, 66). En revanche, le *vazra* avestique, arme de Miθra, est bien l'analogue du *vajra* d'Indra (p. 80).

Le *vajra* est souvent mentionné dans la littérature védique; mais, plus allusive que descriptive, elle nous renseigne mal, en définitive, sur ce qu'il pouvait être.

M. Das Gupta critique quelques hypothèses antérieures (p. 3–7), et discute l'étymologie du terme *vajra* (p. 7–9). Puis il établit sa propre hypothèse. Contrairement au foudre de Zeus, le *vajra* védique n'est pas une "arme mythologique" comme le crurent les indologues du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 3, 66); il est bien un objet réel, qui a eu un modèle concret.

Comment le décrire? Les épithètes que lui appliquent les textes védiques ne permettent pas de l'appeler une "massue" ("Keule", "club"), ainsi que traduisent ordinairement les védicants du XX<sup>e</sup> siècle (p. 67), ni un "harpon" (Rau, p. 68).

Pour M. Das Gupta, le *vajra* védique était une arme de jet, formée de deux parties liées ensemble par une cordelette (p. 30): un dard en bois entouré d'une pièce en cuivre qui le protège et, en alourdissant l'arme, renforce sa puissance de pénétration. La pièce métallique avait quatre pointes et au moins un tranchant; le tout présentait une forme vaguement humaine. Cette description est résumée p. 71, et illustrée par la figure de la p. 100. L'auteur l'appuie sur des données littéraires et archéologiques.

Les épithètes, appositions, équivalences appliquées au *vajra* par les textes védiques sont soumises à une analyse minutieuse. Notamment: *āyasa*, "en cuivre". *Ayas* est ici, comme Rau l'a montré, tout métal d'usage courant ("Nutzmetall"), par opposition à *hiranya*, "métal noble"; donc, pour l'époque considérée, le cuivre, et pas encore le fer. *Aśman*, "pierre": le *vajra* de cuivre peut avoir eu pour antécédent une arme plus rudimentaire en pierre (p. 19).

*Śataparvan*, "aux cent articulations", non sans quelque hyperbole (p. 31). *Bhr̥ṣṭimant*, "pourvu de pointes", et épithètes analogues (p. 31 et suiv.). *Śatāśri* ou *caturaśri*, "à cent ou à quatre tranchants" (ib.). *Vṛṣan*, *vṛṣabha*, *vṛṣṇi*, "taureau", "bélier", à interpréter par "cornu" (p. 36 et suiv.). *Narya*, *mānuṣa*, *puruṣa*, "humain, homme" (p. 39 et suiv.). *Śalya*, "flèche" (p. 50). D'autres analyses sont plus compliquées et emportent moins l'adhésion: ainsi des termes *sphya*, "omoplate" (p. 42 et suiv.), ou *antaḥśara*, "qui a une flèche à l'intérieur", pourtant limpide aux yeux d'un profane (p. 44 et suiv.).

Quant aux données archéologiques, on a retrouvé depuis 1900, en divers points de la plaine du Gange (carte, p. 101), des "trésors d'objets en cuivre" ("copper hoards") comprenant notamment huit "figures anthropomorphes" ("anthropomorphic figures", p. 71 et suiv.) qui datent vraisemblablement du début du deuxième millénaire avant J.-C., et dont l'aspect se rapproche de celui du *vajra* tel que reconstitué par M. Das Gupta d'après les documents védiques. Pour une assimilation, restent réservées la date, et la question des parallèles iraniens.

Du *vajra* védique dériverait assez bien le *vajra* bouddhique sous sa forme “classique” (p. 10–13), rendue symétrique par reduplication de la forme originelle. Ce *vajra* classique est précédé dans le temps par les représentations des *vajra* dits du Gandhāra (p. 13–14), tenus par Śakra ou Vajrapāni, et qui seuls attesteraient éventuellement une influence du foudre de Zeus; encore l’auteur ne souscrit-il guère à cette hypothèse.

La traduction de *vajra* par “foudre” doit donc être évitée, tant pour l’arme d’Indra que pour l’objet de culte tantrique. M. Das Gupta parle à peine des associations naturalistes chères au XIX<sup>e</sup> siècle, la foudre perçant les nuages, etc. Sont-elles définitivement périmées? C’est ce qu’ignore le soussigné, qui n’est d’ailleurs, d’une manière générale, pas en mesure de critiquer les hypothèses de l’auteur.

Fondée sur une bibliographie abondante, pourvue de nombreuses figures et d’une carte, d’un index des citations et d’un index des termes, cette monographie est de bonne qualité. Le texte un peu touffu et l’argumentation serrée sont éclairés par un résumé en anglais à la fin de l’ouvrage.

Jacques May

Kuhn, Dieter, *Die Webstühle des Tzu-jen i-chih aus der Yüan-Zeit*. 1. Auflage, Wiesbaden (Franz Steiner Verlag GmbH) 1977. (Sinologica Coloniensia, Ostasiatische Beiträge der Universität zu Köln, Bd. 5).

Die Abhandlung befasst sich mit einer chinesischen Publikation aus dem Jahre 1264 über Webstühle und Wagenkonstruktionen, berücksichtigt aber daraus nur die Webgeräte. Sie enthält "eine Übersetzung und Kommentierung des älteren systematischen noch erhaltenen Textes über Webstühle und ihre Konstruktionen" (S. 134). Vier verschiedene Typen (Zug-, Hoch-, Gaze [Dreher-] und kombinierter Flach-Hochwebstuhl für kleine Gewebe) werden beschrieben und, was besonders wertvoll ist, ergänzt durch zahlreiche Zeichnungen des Verfassers, die eine Rekonstruktion der Geräte ermöglichen. Im Anhang befinden sich eine ebenso wichtige "Terminologie-Sammlung", das Literaturverzeichnis, Photographien eines alten Zugwebstuhles aus Szechwan (Ming-Periode?), das Vorwort und der Text über Webstuhlbau von Tzu-jen i-chih als Faksimile, sowie Sachregister und eine englische Zusammenfassung.

Die Arbeit ist ein sehr wichtiger Beitrag zur Geschichte der chinesischen Weberei. Man verdankt ihr genaue Kenntnisse über vier, wenn auch vielleicht nicht über alle, Webstuhltypen des 13. Jahrhunderts. Sie bestätigt aufs neue, wie es der Autor selbst ausdrückt (S. 136) "den Anspruch der chinesischen Kultur, das Jahrhunderte währende textiltechnologisch höchste, in sich geschlossene Niveau aller Kulturkreise, gehabt zu haben". Über die chinesischen Belange hinaus ist aber die Untersuchung für alle Fachleute wichtig, die sich mit vergleichenden Textilforschungen befassen. Man weiss heute nicht nur, dass die chinesische Kultur sehr früh und sehr lange in technischen Kenntnissen und speziell in der Mechanisierung des Handwerks führend war, sondern auch, dass sehr viele dieser Erfindungen ausstrahlten, sowohl nach Japan als auch in alle westlichen Länder inkl. Europa gelangten. Dies gilt nicht zuletzt auch für die Weberei, und darum ist es besonders wichtig, für Untersuchungen in dieser Richtung über so gesicherte und solide Grundlagen verfügen zu können, wie sie die vorliegende Arbeit enthält. Das gleiche gilt übrigens wohl auch für die 1975 in Köln eingereichte Magisterarbeit desselben Autors über "die Darstellung des Handwebstuhls in China", von der ich aber nicht weiss, ob sie publiziert worden ist.

Alfred Bühler

Kuhn, Dieter, *Literaturverzeichnis zur Textilkunde Chinas und zur allgemeinen Webtechnologie*. 1. Auflage, Wiesbaden (Franz Steiner Verlag GmbH) 1977 (Publikationen der Abteilung Asien, Kunsthistorisches Institut der Universität Köln, Bd. 2).

Das Verzeichnis ist in drei Teile gegliedert: Alphabetische Liste nach Autoren (1349 Titel), Sachregister, Länder- und Völkerverzeichnis. Im Vordergrund steht darin China mit mehr als 600 Werken, die den gesamten textilen Bereich vom Rohmaterial über dessen Verarbeitung bis zur Kleidung umfassen und auch die Färberei berücksichtigen. Im Hinblick auf vergleichende Textilforschungen werden jedoch auch andere geographische Räume einbezogen. Dabei liegt das Schwergewicht auf dem asiatischen Kontinent (inkl. Vorderer Orient) und Japan. Daneben werden für Peru, den pazifischen Raum und (allerdings in sehr geringer Zahl) für Indonesien Publikationen erwähnt, und schliesslich enthält die Bibliographie zahlreiche Werke über allgemeine Textiltechnologie.

Das Verzeichnis ist hochwillkommen. Wer immer sich mit der Technologie und der Geschichte der Textilien befasst, wird es als wertvolles Hilfsmittel schätzen. Er sollte sich dabei nicht durch den Ausdruck "Webtechnologie" im Titel täuschen lassen, das Werk weist auch auf eine grosse Anzahl von Publikationen hin, die andere Textilverfahren als Weben (und aus Gebieten ausserhalb Chinas) betreffen.

Es ist sehr zu hoffen, dass sich der Verfasser entschliessen kann, das Verzeichnis auszubauen, und dass ihm dazu die Hilfe geleistet wird, um die er selbst ersucht. Im Falle einer Erweiterung wäre in geographischer Hinsicht besonders an Indonesien zu denken, in sachlichen Belangen (neben allgemeinen Werken) an die Färberei und besonders an die Reservemusterungen. In beiden Fällen scheint dies nicht nur grundsätzlich, sondern auch im Hinblick auf China durchaus berechtigt zu sein: Im chinesischen Raum liegen nämlich sicherlich Wurzeln der indonesischen Textilverfahren, und ebenso muss man den Ursprung der meisten Reservemusterungen in Ostasien suchen.

Alfred Bühler



John Winthrop Haeger (ed.), *Crisis and Prosperity in Sung China*. Tuscon: The University of Arizona Press, 1975, XVI, 264 p.

Ungeheure Mengen überlieferter Textpulke und die Schreibeuphorie der Chinesen haben es der Sinologie bisher schwer gemacht, die Stufen des Sammelns und der Einzeluntersuchungen zu überwinden und u.a. grössere Zeitabschnitte in Überblicken nicht nur dem Fachmann, sondern auch dem interessierten Laien hinreichend verständlich zu machen. Doch inzwischen hat sich die Erkenntnis durchgesetzt, dass nur auf der Grundlage internationaler Zusammenarbeit diese scheinbar unüberwindlichen Schwierigkeiten bewältigt werden können. Projekte reifen zur Vollendung heran, von denen das Sung-Projekt gerade in letzter Zeit durch mannigfache Publikationen<sup>1</sup> von sich Reden machte.

Das vorliegende Buch, das acht überarbeitete Vorträge und eine Einleitung enthält, die von den führenden Autoritäten auf der 2. Konferenz für Studien der Sungzeit (960–1279) in München gehalten wurden, muss als ausgezeichnete Einführung in die ökonomischen, militärischen, politischen und ideologischen Probleme dieser Zeit bezeichnet werden. In den einleitenden Bemerkungen stellt J.W. Haeger nicht nur die einzelnen Aufsätze vor, sondern umreisst auch den Rahmen, in dem sie gesehen werden müssen, eben im dialektischen Wechsel von "Crisis and Prosperity in Sung China".

Die ersten beiden Beiträge (Y. Shiba, *Urbanization and the Development of Markets in the Lower Yangtze Valley*; E.A. Kracke, *Sung K'ai-feng: Pragmatic Metropolis and Formalistic Capital*) sind dem Problem der Verstädterung gewidmet und zeigen deutlich auf, dass der Prozess des städtischen Wachstums und der dynamischen Handlungsunternehmungen keine zufällige Erscheinung, sondern eine geplante Entwicklung war, die in einer Hierarchie verschieden gestufter Zentren mit spezifischen Absatzfunktionen und dem Reichtum als alleinbestimmenden Faktor für Status und Prestige auf dem Lande enden musste. In den beiden folgenden Aufsätzen (B.E. McKnight, *Fiscal Privileges and the Social Order in Sung*

<sup>1</sup> *Sung biography*, ed. von Herbert Franke. Münchener Ostasiatische Studien, Bd. 16, Wiesbaden 1976; *Sung biographies: Painters*, ed. von Herbert Franke, Münchener Ostasiatische Studien, Bd. 17, Wiesbaden 1976; *Sung-jen chuan-chi tzu-liao so-yin*, ed. Ch'ang Pi-te et al., Taipei 1974–75, bisher 5 vols.; *Sōdai denki sakuin*, ed. Japan Sung Committee, Tokyo 1968; Kinuyama Tsuyoshi, *Index to Persons in the Sung-yuan hsüeh-an and its Supplements*, Kyoto 1974; *Etudes Song in memoriam Etienne Balasz*, ed. Françoise Aubin, Paris 1970; zu erwarten ist das in Hongkong für Ende 1978 angekündigte *A Sung Bibliography*, ed. Y. Hervouet.

*China*; E.H. Worthy, *Regional Control in the Southern Sung Salt Administration*), die der ökonomischen Geschichte gewidmet sind, wird an den Beispielen der Steuerprivilegien und der Salzadministration aufgezeigt, dass die neue Bürokratie sich zunehmend aus den reichen Familien der Kaufleute und neuen Landbesitzern rekrutierte, die aus der kommerziellen Revolution seit Ende der T'ang-Zeit (618–906) am meisten profitiert hatten und dass ferner die traditionellen Staatsmonopole die neue Politik des freien Marktes und der spezifischen Absatzfunktionen gefährdete: Je stärker der Staat die widergesetzliche private Produktion eindämmte, desto grösser war der Salzangel auf dem Markt. Der Wohlstand in den Städten und auf dem Lande, die gewaltigen Errungenschaften in der materiellen Kultur wurden durch militärische und politische Krisen zunächst in Frage gestellt und dann endgültig vernichtet. Die Widerstandspolitik der Sung gegenüber den Angriffen der Chin (1126–27, J.W. Haeger: *Political Crisis and the Integrity of Culture*), die ja gemäss dem Testament des Dynastiegründers Chao K'uang-yin (nicht "K'ung-yin", p. 3) militärischen Lösungen abhold war und lieber Frieden erkaufte, offenbarte eine innere Krise. Nur wenige wagten wie Li Kang, die militärische Auseinandersetzung zu fordern und die Verhandlungen, die aus einer Position der Schwäche geführt wurden, als sinnlos zu kritisieren. Kurzzeitig sollten die idealistischen Konfuzianer Recht behalten, doch innerhalb Jahresfrist musste die Dynastie sich in den Süden zurückziehen, wo sie im schönen Hang-chou einen neuen Aufenthalt fand. Doch Krise folgte auf Krise, deren unheilvollste die erbitterte Auseinandersetzung mit den Anhängern der sogenannten "Ketzerlehre" war (C. Schirokauer, *Neo-confucians Under Attack: The Condemnation of Wei-hsüeh*). Zum zweiten Mal<sup>2</sup> werden viele massgebliche und bedeutende Denker in der Sung-Zeit en bloque geächtet und als Partei diffamiert. Wieder erwiesen sich die Reflexionen über die sozialen, ökonomischen und regionalen Faktoren bei den in den Auseinandersetzungen Betroffenen als dürftig, der Glaube an die Überlegenheit der traditionellen konfuzianischen Vorstellung von der Ökumene (*t'ien-hsia*) bleibt unerschüttert. Erst die Anhänger der sogenannten Kriegspartei, die die Wiedereroberung des verlorengegangenen Nordens fordern, erschüttern in ihrem Patriotismus die universalistische Weltvorstellung (R. Trauzettel, *Sung Patriotism as a First Step Toward*

<sup>2</sup> C. Schirokauer weist auf die Parallele mit der Ächtung der Anhänger der sog. Yüan-yu-Partei der Nach-Wang-An-shih-Zeit hin. Seit der Drucklegung dieses Sammelbandes ist zu dieser Auseinandersetzung meine Arbeit *Proskription und Intrige gegen Yüan-yu-Parteigänger* als Band 5 der Reihe "Würzburger Sino-Japonica" erschienen.

*Chinese Nationalism*). Das chinesische Reich wird von ihnen als "Vaterland" (*kuo*) gesehen, das es gegen die eindringenden Barbaren aus dem Norden zu verteidigen gilt. Ihren gemässigten idealistisch-konfuzianischen Gegnern erscheint der traditionelle Staat am Ende, ja manche nehmen in der Folge sogar Anteil an der Nachäffung der chinesischen sozialen und politischen Ordnung bei den Fremdvölkern. Im abschliessenden Aufsatz (Ch.A. Peterson, *First Sung Reactions to the Mongol Invasion of the North, 1211–17*) wird noch einmal der Glaube der gemässigten idealistischen Konfuzianer dargelegt, die sich einer militärischen Zurwehrsetzung gegen die mongolische Invasion verweigerten, da ihr unerschütterlicher Glaube an die Integrations- und Überwindungskraft der chinesischen Kultur ihnen den Blick auf die bedrohliche Tagessituation verstellte. Nur wenig später fand nach dem Fall von Hang-chou das grosszügige Experiment der Sung ihr Ende.

Dieser mit informativen Tabellen, einer Skizze der Reichseinteilung und der bedeutenden städtischen Zentren der Sung versehene Sammelband wurde sorgfältig sowohl inhaltlich als auch drucktechnisch gemacht. Das Glossar, das die wichtigsten chinesischen Termini und Zeichen enthält, und der eher knappe, jedoch sehr instruktive Sachindex entsprechen dem hohen Niveau dieses Buches. Sie lassen es auch für diejenigen von Nutzen sein, die sich mit ähnlichen Problemen in anderen Kulturkreisen befassen.

Zu guter letzt sei der Wunsch gestattet, dass in Zukunft die Zeit zwischen der Tagung und der Veröffentlichung der Tagungsbeiträge verkürzt werden kann. Nahezu fünf Jahre scheinen doch zu lang.

Helmolt Vittinghof

Thorkild Jacobsen, *The Treasures of Darkness*. Yale University Press, New Haven and London, 1976, 221 pp.

A foremost Assyriologist, to use an archaic term, Thorkild Jacobsen incorporates in one account ideas that have been expressed in former articles and lectures constituting a comprehensive review of the Mesopotamian religion. This includes the Sumerians, the broad-headed group speaking a unique language other than Semitic whose beliefs provided the basis, adapted with refinements and a few accretions to suit the modes and tastes of the Akkadians and Assyrians.

As manifest in the extensive collection of myths, epic hymns and lamentations which the translations of Sumerian and Semitic texts have made accessible, those beliefs underwent various modifications. Of the foregoing, Thorkild Jacobsen discerns three major stages defined as metaphors, each roughly corresponding to a millenium which he aims to isolate and describe. These are subdivided into a number of supplementary ones, the last pertaining to the cultic, cosmological and heroic aspects as exemplified in the *Enuma Elish* and the *Gilgamesh* epic.

The prelude to the more definite formulations of the Mesopotamian religion is envisaged in a concept consisting of a divine force or Numinous as it is termed, belonging to and controlling various phenomena. These manifestations acquiring the guise of immanent spirits were transferred into anthropomorphic deities identified in humanistic terms with specific elements. That the Sumerians imputed supernatural powers akin to those formerly postulated to every type of activity both abstract or otherwise is well attested. But these appear to be regarded as distinct entities though controlled by a god and either through appropriation or transference were interchangeable as several myths testify.

Thorkild Jacobsen's hypothesis debated in earlier papers is sustained and is largely dependent upon the interpretation of divine names and iconography in the literature of the Sumerian classic period when it had undoubtedly been subject to Semitic influence. It is proposed that the early protoliterate symbolic forms representing attributes became the emblems of the deities comprising the pantheon with which these were associated and remained in part when their original significance had faded. It is also averred that many of these deities, and numerous examples are quoted, reflect in the earliest aspect the basic economies of the city or region that was the centre of their cult.

The one considered by Thorkild Jacobsen as representative of these life sustaining activities, the metaphor of the fourth millenium, is that

which is associated with Dumuzi, the suitor and illfated consort of the goddess Inanna, whose relationship is prominently featured in the myths of the Sumerian classical epoch, extensively quoted by the above Assyriologist. Concerning Dumuzi, Thorkild Jacobsen distinguishes four different aspects, each with its appropriate epithet, namely a power in the date palm and its fruits, "Dumuzi Amaushumgalanna", a power in grain and beer, "Dumuzi of the Grain"; a power in milk, "Dumuzi the Shepherd", and a power in the sap in trees and plants, "Damu the Child".

In regard to the first of these appellations it may be noted that the translation is controversial, there being alternative renderings, and equally Jacobsen's interpretations of Mesopotamian mythological elements in terms of natural processes is subject to qualification, especially if this formula is applied to more complex figures of the pantheon such as Enlil, Enki, Shamash, Ninhursag and Ningirsu. Moreover, rather than visualising four separate divinities as the Assyriologist appears to appraise the above, a more likely view is that these represented at least three (the last is questionable) aspects of one deity.

Dumuzi also features in the Sumerian King List, and as Jacobsen himself has shown (P.A.P. 107, pp. 496, N.S.) a long series of dead kings are associated in the liturgies with the former. These functionaries may have embodied the god in the sacral ceremonials or fertility rituals connected with the cyclic seasonal succession to which Mesopotamian society was motivated and were still revered as life sustaining spirits after their demise. This implies a chthonic role and a underworld connotation that later largely featured in the myths concerning Dumuzi and Inanna. Kramer (P.A.P. 107, pp. 489–490) regards Dumuzi (the Shepherd) as an early ruler of Erech who was legitimated by the enactment of the sacred marriage to Inanna, the tutelary goddess of the city as depicted on the renowned Uruk vase. These features, the chthonic cult and the latter one, as both Jacobsen and Kramer allude to, are prevalent in the later Sumerian theology when this was more systematised. The same applies to Akkadian and Assyrian religion, and can be discerned in myths referring to Marduk.

Jacobsen regards Inanna as the numen of the date storehouse but although a gatepost is frequently displayed on the monuments and early pictographic tablets from Warka (Uruk III) held to symbolise the goddess have been explained as belonging to a reed hut. Other representations on cylinder seals depict particularly pairs, Inanna in conjunction with sheep or pastoral animals (Van Buren E.B. *Analecta Orientalia*, Vol. 23, 1945, pp. 13–14). The goddess is also associated with the ear of corn, the symbol of her consort, implying like Dumuzi, these are attributes and powers

of one deity whose many sided character is popularised in the myths and also has indications of a celestial import.

At the commencement of the III millenium, Jacobsen envisages changes in the social structure caused through hostile incursions testified by quotations from literary and demographic interpretations. These pressures it is asserted initiated the foundations of the institution of kingship, a combination of the comprehensive political powers of the lugal "Great man", and that of the religious activities of the earlier ens. This transition is exemplified in the attributes of the god Ningirsu, primarily a fertility deity who exhibits features of a warlike aspect. The royal office apparently at first elective but consolidated by military prowess became permanent. The king had become the ruler, Jacobsen's III millenium metaphor.

These changes are reflected in the theogony and, as Jacobsen indicates, quoting largely from Gudea's inscription regarding Ningirsu's domicile, the temples were administered as divine manors on the pattern of the king's own household, with the monarch as custodian. The ascendancy of Marduk at the time of Hammurabi brought the conception of another metaphor, that which visualises the entire cosmos as a polity, with divine offices, the Babylonian deity being the prominent entity.

In the fifth chapter of this interesting compendium and survey of the Mesopotamian religion that in parts is not entirely uncontroversial, Jacobsen introduces his fourth metaphor, the rise of a personal religion in the II millenium, in which the king now infinitely remote is no longer the intermediary. Jacobsen quotes from some penitential psalms that have analogies to the later Hebrew theology. The suppliant appealing to the deity for benefit or protection as the parent belonging to a family. Jacobsen discusses the psychological considerations that motivated these attitudes.

L.M. Young F.R.A.I.

T.C. Smith: *Nakahara. Family Farming and Population in a Japanese Village, 1717–1830*. Stanford University Press, Stanford, California, 1977, 183 pp.

It would be difficult to name any other economic historian whose work on Japan, over more than a quarter of a century, has maintained the consistently high standards of Professor Thomas C. Smith, Ford Professor of History and Comparative Studies at the University of California, Berkeley. A new book from Professor Smith's pen is bound to be a welcome event and it has to be said at once that the present population study (written in collaboration with two research assistants, Robert Y. Eng and Robert T. Lundy) can only serve to enhance his already formidable reputation. The apparent ease with which he works through a vast array of complicated materials and the perceptive nature of his invariably well-stated conclusions should come as no novelty to Professor Smith's many admirers, but nonetheless the sheer scope of his achievement continues to impress. Although the initial reaction at finding the author of *Political Change and Industrial Development in Japan* and *The Agrarian Origins of Modern Japan* joining the ranks of demographers may be one of surprise, it rapidly becomes apparent that Professor Smith has by no means lost sight of those broader themes of agrarian conditions and change in pre-modern Japan and the country's subsequent industrialization that have always fascinated him.

Indeed, they come very much to the fore in the introductory chapter, where Professor Smith begins by observing that recent work on the dynamics of modernization seems to suggest that long-term gains in per capita income were an essential prelude to successful industrialization in Western countries and that population growth may have had a decisive influence in this respect, in that "population in the West lagged or was restrained behind the slow growth of output for centuries; otherwise per capita income could not have reached the levels it did". Moreover, it seems likely that restrictions on marriage — that is to say, late female marriage or no marriage at all — were "critical in restraining European population growth even as output expanded". In view of Japan's conspicuous successes in the modernization process as compared with all other countries in Asia, including China, Professor Smith rightly concludes that "for the hypothesis that low population growth over a protracted period was essential to subsequent industrialization, Japan is a strategic case" (p. 4).

While most of the evidence at present available certainly seems to indicate a notable pre-modern expansion of output in Japan during the Tokugawa period (see in particular the recent work of S.B. Hanley and K. Yamamura, *Economic and Demographic Change in Preindustrial Japan, 1600–1868*) and Japanese demographers have long since demonstrated that the national population was indeed nearly static after about 1721, very little is known as to the mechanism of population restraint in Japan during that crucial century and a half leading up to the Meiji Restoration. Was population held in check by deliberate controls over fertility, by a pre-modern equivalent of conscious family-planning, or was it held down mainly as a result of that recurrent form of natural disaster in a basically agrarian economy, famine? Probably the most important and fascinating discovery of Professor Smith and his team is that, in Nakahara at any rate, the former explanation appears to be the more valid – namely, that population growth was held in check not by high mortality, from whatever cause, but by a voluntary limitation on marital fertility and that this limitation took the somewhat astonishing form of sex-selective infanticide at birth. Furthermore, lest his readers should continue to labour (as a number of Japanese historians and sociologists still do) under the misapprehension that such infanticide was either wholly or mainly a function of poverty or momentary desperation, Professor Smith goes to considerable lengths to demonstrate not only that it was usually done as a method of planning the sex composition and ultimate size of the family but that such considerations very probably arose from “the fiercely competitive nature of farming as reflected in the land registers and . . . the relation of family size and composition to farm size and farming efficiency” (p. 14). This vision of Tokugawa farmers acting out their historical roles upon principles that have hitherto been mainly thought of as the prerogative of ‘the modern man’ – that is to say, engaging in a conscious form of family planning based upon considered motives of economic well-being and advancement – is bound not only to jolt a number of comfortably established theories (especially of the Marxist school) on the Tokugawa peasantry but also to give rise to reflection as to how this particular form of social behaviour – infanticide, or the killing of newborn children – could come to be regarded as either acceptable or justifiable in the first place.

Whatever one may think of the conclusions, it has to be said that, as usual, Professor Smith bases his findings upon the meticulous use of a number of primary sources – in this case, the various population registers (the *shūmon aratamechō*, the *zōgenchō* and the *hōkōninchō*) and the tax registers, covering the years between 1717 and 1830, of a small village in



the Nobi plain to which the fictitious name of Nakahara has been given. The types of population and tax registers used in the present study, specific problems raised by them and the methods of analysis employed, are discussed at some length in the second chapter of the book. It is to Professor Smith's eternal credit that he succeeds in making the complex tools of the demographer's craft comprehensible even to the least knowledgeable layman. After giving a lively description of Nakahara village itself, its origins and modern-day appearance, the book then proceeds to discussion of the composition of village population over time, the various spurts in growth ("from 120 in 1717 population grew to 284 in 1830 – an annual growth rate of 0.76 per cent", p. 36) and the extent of family turnover ("households were almost continuously coming into and going out of existence" – a state of affairs which nonetheless resulted in the total number of households increasing from 40 to 58 between 1717 and 1830). The striking feature in these particular population trends, apart from a puzzlingly low mortality rate (puzzling, in that the marshy and generally unhealthy environment of Nakahara might lead the observer to expect a greater number of deaths through illness and communicable disease), would appear to be a birth rate that is "moderate to low by preindustrial standards".

It is in seeking to explain these distinctly low birth figures – which, incidentally and perhaps significantly, are "also similar to rates for villages elsewhere in Tokugawa Japan" (p. 39) – that Professor Smith comes up with some rather surprising answers. For, after demonstrating the comparatively low levels of Nakahara's mortality already mentioned, the study then goes on to suggest that such low mortality in the registered population can be accounted for in a number of ways by taking into consideration the widespread practice of infanticide (which, because it took place shortly after birth, "meant that the victims were never registered as births or deaths", p. 58). The practice of infanticide also makes explicable, at least in Nakahara's case, otherwise apparently deviant patterns of fertility. Professor Smith and his research assistants rather effectively dispose of any other possible causes of low marital fertility in Nakahara – including, for example, low fecundity or a different form of birth control such as abortion – and then discuss at length those traces in the population registers which lead them to believe that sex-selective infanticide "was widely practised in the village – and moreover, practised less as part of a struggle for survival than as a way of planning the sex composition, sex sequence, spacing, and ultimate number of children". A point of particular interest would seem to be that the practice was by no means

used exclusively to eliminate females but was apparently “practised almost equally against males and females”.

Even given that Nakahara was only one small village among thousands of that size in the Tokugawa period, these findings on the extent and motivation of infanticide would appear to be of far-reaching significance. Not only do they help to provide part of the answer as to how population levels were kept down during the crucial years of the late Tokugawa period, especially in view of the demonstrable fact that restrictions on marriage played no particular role in Japan as they did in the West, but they help to shed some little light upon what would seem to be closely related social practices in present-day Japan, such as family suicide and the automatic inclusion of babies and small children in adult decisions on self-destruction. For Professor Smith, in endeavouring to establish the link between the practice of infanticide in Nakahara during the Tokugawa period and family and farming requirements, comes up with some illuminating comments on the overriding importance of the family group as against the individual in Japanese society. “. . . The struggle for family survival was not just a struggle to stay alive, but a struggle to give meaning to life itself” (p. 108). Furthermore, the interests of the family were almost invariably put before those of the individual in making decisions on marriage or the division of land, even though “what was good for the family was obviously not always good for all its members”. It was perhaps not so surprising, after all, that in such a ruthless environment, stemming from the fierce and unrelenting exigences of competitive family farming month after month and year after year, new-born babies should in many cases have sunk to the level of being regarded as ‘economic goods’, to be retained or disposed of as circumstances seemed to dictate.

One of Professor Smith’s greatest assets as an economic historian is his ability to emerge from a mass of statistics and relevant graphs with his humanity still intact. He never forgets that history – any form of history – is first and last an account of man’s march through time and that therefore mere figures can never give anything like a complete picture of that progress. This is not to say that he does not fully recognize the importance in economic history of careful statistical analysis and the need for sampling on as wide a scale as possible, as is witnessed by his remark that “it cannot be emphasized too strongly that Nakahara was a village with a population that never exceeded 300, one of thousands that size, and possibly highly deviant. No general significance can be attributed to our findings until, in some respects at least, they have been duplicated elsewhere”. It is certainly true, for example, that while Susan B. Hanley

agrees with Professor Smith in the general tenor of her findings on Tokugawa population, her conclusions on the particular practice of infanticide are somewhat different and she seems rather more inclined to emphasize other methods of birth control. Nonetheless, Professor Smith's real achievement in the present book is to give his readers, via the apparently dry and unpromising medium of population and tax registers, yet further insight into the workings of the Japanese village during the Tokugawa period and yet deeper understanding of the processes whereby a traditional society moved slowly forward on the long road to modernity.

Sarah F. Metzger-Court

Frits Vos, *Die Religionen Koreas*. Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart 1977, 264 S.

Das als Band 22, 1 der *Religionen der Menschheit* erschienene Werk von Frits Vos, Ordinarius für japanische und koreanische Sprache und Literatur an der Reichsuniversität Leiden, ist der erste Versuch in deutscher Sprache, die religiösen Phänomene Koreas in ihrer Gesamtheit darzustellen. Dass ein solches Unterfangen beim heutigen Wissensstand heikel, um nicht zu sagen gewagt ist, braucht wohl nicht betont zu werden. Vos schreibt im Vorwort, dass die vorliegende Arbeit nichts anderes als eine "informative Einführung" sein wolle, in der er das "typisch koreanische" besonders hervorzuheben trachte. Rund die Hälfte des Textes befasst sich also mit dem Mythenbestand, den alten einheimischen Religionen und dem Schamanismus.

Vos hat sich besondere Verdienste dank seiner Übersetzungen altkoreanischer Texte erworben. Mit grosser Kompetenz und Genauigkeit führt er den Leser in die vielschichtige Mythenwelt Koreas ein. Die zahlreichen Übersetzungen erschliessen auch dem vergleichenden Religionshistoriker wertvolles Material. Das weitaus ausführlichste Kapitel ist Schamanismus und Volksglauben gewidmet. Ohne sich in die moderne Schamanismuskonversation einzulassen, legt Vos eine Fülle von Daten über die Geschichte, die Zeremonien, die Ikonographie und das Pantheon des Schamanismus vor. Der Autor, der sich auf eine grosse Zahl von älteren und neueren Abhandlungen über Schamanismus stützt, entgeht der Gefahr freilich nicht völlig, die zeitliche Perspektive aus den Augen zu verlieren und die geographischen Unterschiede zu übergehen; Photographien hätten zur Anschaulichkeit beigetragen.

Das Kapitel über den Buddhismus besteht aus einer historischen Übersicht, die bisweilen durch übersetzte Legenden aufgelockert wird. Über den volkstümlichen Buddhismus erfährt man so gut wie nichts. (Unklar ist die Bedeutung von Abb. 13 auf S. 149, die das "Schildkrötenschiff" von Admiral Yi Sun-sin zeigt.) Das folgende Kapitel über den Konfuzianismus zeigt einen ähnlichen Aufbau. Obschon nichts dagegen einzuwenden ist, den Konfuzianismus als Religion zu betrachten, ist es allerdings bedauerlich, dass gerade die religiösen Aspekte des koreanischen Konfuzianismus kaum zur Sprache kommen. Der Ahnenkult wird beispielsweise nur kurz im Kapitel über Schamanismus (S. 71) erwähnt, aber mit dem Konfuzianismus in keinerlei Verbindung gebracht. Überblicke, wie sie Vos für Buddhismus und Konfuzianismus vorlegt, unterstehen zweifellos dem Drang zur Vollständigkeit. Man möchte freilich wünschen, dass die Auf-

zählung von Namen etwas kürzer, dafür die Darlegung der Gedankengänge ausführlicher geraten wäre. Auf eine Darstellung der Parteikämpfe, die eine tiefgründigere Ursache als den "zwieträchtigen Geist der konfuzianischen Gelehrten und Beamten" (S. 168) gehabt haben dürften, hätte beispielsweise verzichtet werden können. Der Zusammenhang zwischen pragmatischer Schule (Sirhaky'a) und Religion ist auch nicht völlig überzeugend. Plausibler wäre wohl ein geschichtlicher Abriss des Eindringens des Christentums gewesen. Obschon es der Autor "prinzipiell" (S. 211) ablehnt, sich mit dem Christentum zu befassen, hätte dieses einige Aufmerksamkeit verdient, um so mehr als es sich in Korea nachhaltiger als in anderen Ländern Ostasiens zu einer wirklichen "Volksreligion" entwickelte und religiöse Erscheinungen wie die Tonghak und die Neuen Religionen direkt beeinflusste.

Einem kurzen Überblick über den Taoismus folgt ein ausführliches Kapitel über die Tonghak, "Ostlehre", die in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts die politische Szene Koreas in Aufruhr brachte und sich bis heute einen Platz im religiösen Leben Koreas bewahrt hat. Diese Darstellung, wiederum mit verschiedenen Übersetzungen bereichert, ist lebendig und informativ. Der Leser gewinnt Einsicht in die Entstehung einer neuen Religion und den verschlungenen Lebensweg ihres Begründers, Ch'oe Che-u, und seiner Nachfolger. Folgerichtig schliesst sich ein Kapitel über die Neuen Religionen an, die, obwohl Fremdelemente assimilierend, dem Urboden koreanischer Religiosität entsprungen sind. Das abschliessende Kapitel über Shintō in Korea enthält viel Wissenswertes. Es ist jedoch fraglich, ob sich dieser Stoff sinnvoll in den Rahmen "koreanische Religion" einfügt.

Vos hat mit der ihm eigenen Akribie und Sorgfalt dem Leser ein un-  
gemein vielschichtiges und kompliziertes Material vorgelegt. Er stellt hohe Anforderungen: jede Seite ist mit einem ausführlichen Anmerkungsapparat befrachtet, und das Buch schliesst mit einem 27seitigen Literaturverzeichnis, das westliche und fernöstliche Titel umfasst. Das Buch, sorgfältig redigiert und ansprechend aufgemacht, richtet sich offensichtlich nicht nur an den gebildeten Laien. Auch Fachleute werden Frits Vos manchen wertvollen Hinweis verdanken.

Martina Deuchler

Hans-Jürgen Zaborowski, *Der Gelehrte und Staatsmann Mogün Yi Saek (1328–1396): Studien zu seiner Biographie*. Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1976, 121 S.

Die 1971 als Doktordissertation vorgelegte und 1976 als Veröffentlichung des Ostasiatischen Seminars der Johann-Wolfgang-Goethe-Universität, Frankfurt/Main, erschienene Arbeit über Yi Saek zeigt auf den ersten Blick die Problematik der ostasiatischen Biographie als historisches Dokument auf. Eine solche Biographie gibt meist nur die rohen Lebensdaten, die sich erst mit Hilfe weiterer Quellen zu einem eigentlichen Porträt einer Persönlichkeit formen lassen. Mit anderen Worten: der Kontext muss hergestellt werden, um das Leben eines Einzelnen zum Brennpunkt der politischen und geistigen Strömungen seiner Zeit zu machen. Die vorliegende Arbeit, die laut Vorwort aus einer Zufallsbekanntschaft mit Yi Saek hervorgegangen ist, entbehrt des Zeitbildes, mit dessen Hilfe es dem Leser möglich wäre, Yi Saeks Grösse als Staatsmann und Dichter, auf die so oft angespielt wird, zu ermessen. Yi Saek steht wie eine aus einem Mosaik herausgelöste Figur da. Es ist somit schwierig, die Tragweite der ihr zugeschriebenen Taten zu bewerten.

Die Einleitung, die einen solchen Rahmen hätte abstecken sollen, ist viel zu heterogen im Inhalt und unzusammenhängend in der Darstellung, um "einleitend" wirken zu können. Zumindest wäre ein kurzer Abriss über den Neu-Konfuzianismus in Korea und Yi Saeks geistige Vorgänger willkommen gewesen. Dann erst hätte man beispielsweise Yi Saeks ambivalente Stellung als Konfuzianer und Buddhist, die ihn als Vertreter jener Übergangszeit charakterisiert, verstehen können. Zur Einleitung gehören im Grund auch die Angaben über benutzte Quellen. Offenbar hat der Autor die "Einleitenden Anmerkungen" (*pömnnye*) zum *Koryösa* (das 137 *kwön* umfasst!) übergangen. Aus diesen geht deutlich hervor, dass sich die Kompilatoren die offiziellen Geschichten der beiden Han-Dynastien und der Yüan-Dynastie zum Vorbild nahmen und sich somit einige Eigenheiten erlauben konnten. So entzogen sie sich beispielsweise der heiklen Aufgabe, die Biographien mit wertenden Bemerkungen zu schließen, und Pan Ku, der Wang Mang als Usurpator an das Ende der *Biographien* des *Ch'ien-Han Shu* verbannte, lieferte den Prätext, mit Sin U und Sin Ch'ang auf gleiche Weise zu verfahren. Ausser dem *Koryösa* werden auch die anderen Quellen zur Koryö-Geschichte und die verschiedenen Versionen von Yi Saeks Biographie vorgestellt. Erst ganz am Schluss findet sich eine Erklärung, weshalb dem *Yongbi öch'ön'ga*, dem Heldenepos der frühen Yi-Zeit, in diesem Zusammenhang Bedeutung zukommt.

Der zentrale Teil der Arbeit, die der Biographie von Yi Saek gewidmet ist, leidet an den eingangs bereits erwähnten Schwächen. Das Ganze liest sich wie eine hölzerne Übersetzung und vermittelt weder ein lebendiges Portrait von Yi Saek noch ein treffendes Bild von seiner im Umbruch begriffenen Zeit. Das liegt freilich nicht nur am beschränkten Blick des Autors, sondern auch an dem Material, auf das er sich ausschliesslich stützt. Eine offizielle Biographie ist meist nichts mehr als eine Aufzählung der wichtigsten Stationen einer Beamtenlaufbahn. Einen "human touch" kann man hier nicht erwarten. Dafür hätte vermutlich Yi Saeks literarisches Werk vermehrt beigezogen werden sollen.

Der vierte Teil wird durch einen Abschnitt über die Biographie in der ostasiatischen Geschichtsschreibung eingeleitet; er wäre am Anfang der Arbeit eher am Platz gewesen. Aufschlussreich ist die Art und Weise, wie Yi Saek im *Yongbi ðch'ðn'ga* eingeschätzt wird. Doch der Autor scheint die Regeln, wie man mit ostasiatischen Quellentexten umgehen soll, die er noch auf der letzten Textseite als eine Art Nachtrag aufführt, selbst kaum befolgt zu haben.

Im Anhang werden die drei Hauptquellen zu Yi Saeks Leben in vollständiger Übersetzung gegeben. Da diese das wichtigste Material, auf das der Hauptteil der Arbeit basiert, liefern, bieten sie inhaltlich kaum Neues. Eine "Konkordanz der Belegstellen zum Leben des Yi Saek", eine Bibliographie, die unbedingt bis wenigstens 1975 hätte nachgeführt werden sollen, und eine Index/Zeichenliste beschliessen die Arbeit.

Zaborowskis Studie, deren aufwendige Herausgabe sich vom Inhalt her kaum rechtfertigen lässt, ist zu einfach und zu kurz, um dem Leser den Zugang zur Geistesgeschichte der Übergangsperiode von der Koryð-Zeit zur Yi-Dynastie zu erleichtern.

Martina Deuchler